

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

L'AGRICULTEUR.

TOME XII.

1860.

L'AGRICULTEUR

JOURNAL OFFICIEL

de la

CHAMBRE D'AGRICULTURE

du

BAS-CANADA.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE J. PERRAULT,

Secrétaire de la Chambre d'Agriculture et de l'Association Agricole du Bas-Canada,
Elève Diplômé de l'Ecole Impériale d'Agriculture de Grignon,
Elève du Collège Royal Agricole de Cirencester,
Membre de la Société Impériale Zoologique
d'Acclimation de Paris, etc., etc.

TOME XII.



Bibliothèque;
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4

Le sol, c'est la Patrie;
améliorer l'un c'est servir
l'autre.

MONTREAL :

Imprimé et Publié par DE MONTIGNY & CIE., 18, Rue St. Gabriel.

TABLE DES MATIÈRES.

— 0 —

Chroniques Agricoles Locales et Étrangères.

PERRAULT.— <i>Août</i> —Notre Journal—Ferme expérimentale de la Société d'Agriculture du Comté de Montmagny—L'Essai Général des Machines et Instruments Aratoires—Médailles décernées—L'Exposition Provinciale Agricole de Kingston—L'Île Jésus et sa culture—Travaux des champs—Récouter le lin—Récouter le Chanvre—Rouissage du lin et du chanvre—Récouter les fèves—Récouter la graine de Trèfle—Récouter le Sarrasin—Semer le Froment—Semer le Seigle.....	1
PERRAULT.— <i>Septembre</i> —Voyages annuels agronomiques—Les comtés riviérains du St. Laurent—Apparence générale des récoltes—L'École d'Agriculture de Ste. Anne—Questions de M. Ed. Tremblay sur un choix d'instruments et réponse—Conservation des fruits—Fruitiers portatifs—Travaux du mois d'octobre—Récouter les pommes de terre—Récouter le maïs—Récouter les betteraves, les carottes—Labours d'automne—Creuser les fossés d'écoulement—Battage des grains—Entretien des chemins.....	25
PERRAULT.— <i>Octobre</i> —Etat actuel de notre agriculture—Moyens de progrès—Quand les obtiendrons-nous?—L'esprit du notre journal—L'École d'Agriculture de Ste. Anne—Inauguration—L'École de Grignon—Le mois d'Octobre—Novembre—Soins à donner aux fumiers—Système divers de fabrication—Questions générales sur l'agriculture	49
PERRAULT.— <i>Novembre</i> —L'enseignement agricole par Stanislas Drapeau—Objections à son système par Dumais—Notre opinion—Le mois de Novembre—Travaux du mois de Décembre—Battage—Transports—Marchés—Vente de Taureaux Ayrshire importés.....	73
PERRAULT.— <i>Décembre</i> —Réorganisation des Sociétés d'Agriculture de Comté—Élections des membres de la Chambre d'Agriculture—L'enseignement Agricole—Ses raisons d'être—Premier pas—Ce que doivent être les écoles d'agriculture—Il faut procéder à la formation de la tête avant de songer à celle des membres—Ce qu'on devait attendre de la création des sociétés d'agriculture de comté—Pratique et science—Voies et moyens—Le mois de Décembre—L'année qui finit—Nos souhaits.....	97
PERRAULT.— <i>Janvier</i> —Prospectus de l'École d'Agriculture de Ste. Anne—Ce qu'on doit entendre par école de second degré en Canada—Le corps enseignant et les enseignés—Faut-il diminuer celles-ci ou augmenter celui-là—Le dernier mot de M. Drapeau en réponse à M. Dumais—Projet de Ferme-Modèle par M. E. O. Casgrain, Président de la Société d'Agriculture du Comté de l'Islet—Autre projet par M. P. C. L. Dubois, Président de la Société d'Agriculture de Chicoutimi—Création des Régions Agricoles.....	121
PERRAULT.— <i>Février</i> —Extrait des procès verbaux des séances de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada—La prochaine Exposition Provinciale Agricole—Correspondance de M. Bourque sur l'amélioration de notre bétail—Correspondance de M. Boucher-Belleville sur la fabrication des fumiers—Lecture donnée par M. Darveau à	

P'Institut Canadien de Montréal—Lecture sous le patronage de	Page
P'Institut Canadien-Français—L'enseignement et l'École d'Agriculture de second degré de Ste. Anne—Le discours du trône,	145
PERRAULT. — <i>Mars</i> —Notre projet de centralisation et la nouvelle loi d'agriculture—Établissement de 12 régions agricoles—Élection d'un représentant pour chaque région—Création de fermes-écoles régionales—Abolition de l'Association Agricole—Les octrois en faveur du Haut et du Bas-Canada—Comtés ayant droit à un octroi de £250—L'exposition agricole et industrielle—Correspondance de la <i>Minerve</i> —Justification de la Chambre d'Agriculture—L'octroi de 1860 en faveur des Sociétés d'Agriculture de Comté—Les travaux du mois—Vente de Taureaux Ayrshire.	169
PERRAULT. — <i>Avril</i> —L'octroi fait aux Sociétés d'Agriculture de Comté—Les intérêts agricoles et la Chambre des Arts et Manufactures—Les amendements à la loi d'encouragement de l'agriculture—L'Exposition Provinciale Agricole—Emploi des fonds par les Sociétés d'Agriculture de Comté—Les expositions—Achat de Reproducteurs Améliorateurs—Encouragement à la culture des plantes sarclées—Vente et location à l'enchère d'instruments perfectionnés—Appréciation des récoltes sur pieds—Les travaux du mois—L'avoine, l'orge, le blé, les plantes sarclées, les prairies artificielles, les couches chaudes—Assemblée de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada—La loi du crédit foncier—La protection des bois debout.	193
PERRAULT. — <i>Mai</i> —Extrait des procès verbaux des séances de la chambre d'agriculture du Bas-Canada	217
PERRAULT. — <i>Juin</i> —L'Exposition Provinciale Agricole de Québec—L'éducation Agricole—Rapport de l'École d'Agriculture de Ste. Anne—Création d'une nouvelle école d'agriculture—Cours Agricole de la Ferme—Essai de Varennes—L'apparence des récoltes et les travaux du mois—Semer les navets—Semer le Sarrasin—Biner les pommes de terre et les autres récoltes sarclées—La fenaison, époque et instruments—Emploi du plâtre.	241
PERRAULT. — <i>Juillet</i> —L'Exposition Provinciale Agricole de Québec—L'Exposition Provinciale Industrielle de Montréal—Les travaux du mois—L'apparence des récoltes—Nouveau Système d'Agence.	266
Revue des Publications Locales et Étrangères, Correspondance.	
DUMAIS. —L'Île Jésus et sa culture.	11
KNEIM. —Le nettoyage des terres au commencement de l'automne.	33
DRAPEAU. —La science agricole négligée—De la diffusion des connaissances agricoles—Nécessité d'une éducation agricole—Écoles d'Agriculture et Fermes-Modèles—Organisation de l'étude agricole—Conclusion.	76
DUMAIS. —Autres considérations sur l'Agriculture.	81
DUMAIS. —Autres considérations sur l'Agriculture, (suite).	106
PILOTE. —L'École d'Agriculture de Ste. Anne—But de l'institution—Degré de l'école—Conditions d'admission—Durée de l'enseignement—Fabrique d'instruments aratoires—La ferme—Élève—Prix et mode de paiement—Observations générales—Organisation—Dispositions générales—Enseignement—Première année—Seconde	

année—Personnel—Ses attributions—Du directeur—Des professeurs—Du maître de discipline—Du jardinier démonstrateur—Du chef de pratique—Du surveillant des divers services de la ferme—Examen—Des travaux pratiques—Comptabilité—Régime intérieur	129
DAVIN—Rapport sur la race soyeuse de Mauchamp au nom de la commission chargée de l'acquisition et de l'expédition d'un petit troupeau Mérinos Soyeux destiné à être envoyé à S. M. le Roi d'Espagne, par M. Frédéric Davin, manufacturier.	155
PILOTE—L'École d'Agriculture de Ste. Anne	174
PERRAULT—Correspondance—La maison rustique des dames—Amélioration du bétail à cornes.	205
FAVRET—Concours de Poissy—Discours de son Excellence le Ministre de l'Agriculture	220
POMPERY—L'initiative en agriculture	252
GEOFFROI SAINT-HILAIRE—Société Impériale Zoologique d'Acclimation de Paris, discours du trône.	

Economie Rurale.

SAUZEAU—Quelle doit être la principale politique d'un pays	35
DOMBASLE—De l'administration du personnel dans une exploitation rurale.	66
DOMBASLE—Suite de l'administration du personnel dans une exploitation rurale.	86
MADINIER—Le progrès agricole—La culture à la vapeur.	102
PERRAULT—La Revue d'Economie Rurale par Jacques Valserrres.	213
VALSERRES—Vente des grains au poids et à la mesure.	255
DE CAUMONT—L'enseignement agricole élémentaire.	
VALSERRES—Les professeurs ambulants.	

Agriculture.

BUJAULT - Destination de l'homme—Des soins, de l'économie du Froment—Comment vient le Froment—Quand faut-il semer le froment—De la semence, du chaulage, du battage.	16
BUJAULT—Faut-il semer plusieurs blés de suite—Le rève de Franck—Des Fumiers.	41
BUJAULT—Des prairies—Des prés naturels—Du trèfle—Du plâtre—Agit-il partout—Que peut-on plâtrer—De la quantité qu'il faut répandre—Quand et comment on sème le plâtre.	59
BUJAULT—Grande et belle manière de fumer sans fumier—Il faut du bétail—De la manière de nourrir le bétail au foin et à la paille.	88
BUJAULT—Par où doit commencer le cultivateur—Du bétail—De la vache, —De la vache beurrière—Des veaux pour la boucherie—Des veaux qu'on garde—De l'achat et de la vente—Défauts des vendeurs et des acheteurs.	109
DOMBASLE—Du fumier, des moyens d'en augmenter la quantité, de le recueillir et de l'employer de la manière la plus utile.	137
DOMBASLE—Suite du fumier, etc.	159
FAVRET—Des prairies naturelles—Les travaux de l'année agricole.	181
KNEIM—Culture des Vesces	226

Zootechnie.

VILLEROY—Du choix de l'étalon et de la jument—De la saillie.	20
VILLEROY—De la gestation—Du part naturel, etc.	38
VILLEROY—Premiers soins à donner à la mère et aux poulains—Nourriture	

des poulains—Sevrage— De la castration—De l'amputation de la queue	Page 62
VILLEROY—Domptage des chevaux sauvages russes—Domptage par la privation du sommeil—Moyen de rigueur—Dompteurs Anglais et Indiens	91
VILLEROY—Dompteurs Indiens—Dressage des chevaux—Qualités morales du cheval	113
VILLEROY—Des défauts et des vices du cheval	140
VILLEROY—Méthode de Kegel pour dresser ou corriger un cheval	163
VILLEROY—Règles d'équitation nécessaires aux cultivateurs	187
VILLEROY—Qualités nécessaires aux hommes qui soignent les chevaux	229
MARIOT-DIDIEUX—Hygiène des animaux employés aux travaux agricoles ..	258
MARLOT—Administration des grains et fourrages aux animaux domestiques,	278

Génie Rural.

DOMBASLE—De l'introduction des nouveaux instruments d'agriculture dans une exploitation rurale	116
FERRÉ—Expérience en présence de l'empereur de la charrue à vapeur de Fowler	179
SUBBY—Le chariot américain	180
GRANDVOINET—Des véhicules agricoles	233

Horticulture—Sylviculture.

DÉSOS—Reproduction des pommiers et poiriers	49
PERRAULT—Le jardin potager	95
PERRAULT—Suite du jardin potager—Ail, sa culture et ses propriétés	119
PERRAULT—Asperge, description, culture, propriétés—Betteraves, description culture, propriétés et usages	142
PERRAULT—Carotte, culture, propriétés et usages—Celeri, culture, propriétés et usages	167
PERRAULT—Citrouille—Concombre—Cresson, description, propriétés et usages	214
PERRAULT—Échalotte—Épinards—Fèves, description, propriétés et usages,	238
PERRAULT—Laitue—Lentilles—Melon, propriétés et usages :	262
MOREAU—Du déboisement des montagnes et de l'influence de l'électricité sur la végétation	

Prix du Marché de Montréal.

Aout	24
Septembre	48
Octobre	72
Novembre	96
Décembre	120
Janvier	144
Février	168
Mars	192
Avril	216
Mai	240
Juin	264
Juillet	280

CHRONIQUE AGRICOLE—AOUT 1859.

SOMMAIRE.—Notre Journal.—Ferme expérimentale de la Société d'Agriculture du Comté de Montmagny.—L'Essai Général des Machines et Instruments Aratoires.—Médailles décernées.—L'exposition Provinciale Agricole de Kingston.—L'Isle Jésus et sa culture. Travaux des Champs.—Récolter le Lin.—Écolter le Chanvre.—Louissage du Lin et du Chanvre.—Récolter les Fèves.—Récolter la Graine de Trèfle.—Récolter le Sarrasin. Semer le Froment —Semer le Seigle.

Deux années de rédaction nous ont suffisamment appris ce qu'il y avait de difficultés à bien remplir notre feuille pour que nous n'hésitions pas un peu au moment de commencer une nouvelle année par ce premier numéro. Autant notre tâche est pénible, autant nous nous sentons heureux des résultats amenés par nos faibles efforts. Aussi c'est avec bonheur que nous constatons aujourd'hui, que la nécessité d'une instruction agricole est acceptée par tous les hommes que nous avons rencontrés, et le nombre en est grand. Nous n'en sommes plus qu'aux moyens, et bientôt nous avons tout lieu de le croire, cette question sera également vidée à la satisfaction de tous. Le système d'expositions agricoles contre lequel nous nous sommes élevés, perd tous les jours, aux yeux des sociétés d'agriculture de comté. Suivant en cela l'exemple donné par la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada, plusieurs sociétés de comté ont justement accepté les expositions biennales, de manière à employer leurs fonds de deux années l'une à l'achat de reproducteurs de choix dont l'influence se fera bientôt sentir dans l'amélioration de nos races indigènes. Quelques sociétés vont même plus loin, et placent leurs fonds à l'achat de fermes expérimentales destinées à populariser dans les sociétés, le meilleur bétail et les meilleures méthodes. On ne peut nier ici un progrès immense. C'est ainsi que Montmagny a demandé et obtenu l'autorisation de créer une de ces fermes expérimentales pour les raisons suivantes, appuyant la demande :

Cap St. Ignace, ce 29 Juillet 1859.

MONSIEUR,

Les Officiers et Directeurs de la Société d'Agriculture du Comté de Montmagny, voyant le peu de bien produit par les Expositions Agricoles, se sont déçus à en changer le mode et à y substituer une Ferme-Modèle, et ce, sur la demande expresse de tous les Souscripteurs dont vous avez la liste dans mon rapport dernier.

Les Officiers et Directeurs, d'après l'expérience acquise depuis un grand nombre d'années, ont vu que ces expositions ne produisaient aucun bien ; d'abord, parce que les exposants n'exhibaient toujours que les mêmes animaux sans croisement de race, les mêmes étoffes sans améliorations dans le mode de les manufacturer, les différents grains sans se préoccuper des différentes manières de préparer la terre suivant les notions les plus répandues ; les instruments d'agriculture ainsi qu'ils existaient il y a un grand nombre d'années, et ainsi de suite, pour tous les objets apportés au concours. Chaque année, il en est donc résulté que la société a vu, dans ces expositions, son argent et celui du gouvernement, perdu sans profit aucun.

Et cela est si vrai que lorsqu'il a fallu nous reconstituer en société, nous n'avons pu avoir le montant des souscriptions qu'en promettant de l'appliquer à une Ferme-Modèle et sur l'achat d'animaux de races améliorées. La résolution des Officiers et Directeurs est dans ce sens.

J'ai l'honneur de vous transmettre cet avis en conformité de la 9me Clause de l'Acte 20, Vict., Chap. 48, et vous prier d'avoir l'assentiment de la Chambre à cette fin.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très obéissant serviteur,

N. NADEAU,

Secrétaire-Trésorier S. A. C. M.

Dès longtemps nous nous sommes opposés aux expositions d'instruments purs et simples, telles qu'elles se pratiquent dans nos expositions provinciales agricoles, et nous sommes heureux de pouvoir, dans ce premier numéro de la troisième année de notre journal, enregistrer un compte-rendu sommaire de l'Essai Général de Machines et Instruments Aratoires, qui a eu lieu, les 16, 17 et 18 de ce mois. Pour nous cet essai, dont le résultat sera de motiver d'autres essais périodiquement répétés, amènera nécessairement avant peu, une révolution complète dans notre agriculture. Trop longtemps déjà, le travail fait a été la seule considération dans l'appréciation relative des différents instruments. Aujourd'hui, les essais dynamométriques ont ouvert les yeux à un grand nombre d'aveugles enthousiastes, qui jusqu'ici, n'avaient pas réfléchi que la supériorité de leurs instruments de prédilection s'achetait au prix d'une force de traction nécessairement énorme dont la proportion a été, pour quelques charrues, jusqu'à un tiers en sus. C'est ainsi que la charrue écossaise, aujourd'hui complètement abandonnée en Angleterre, devra disparaître chez nous, pour faire place aux instruments qu'une agriculture raisonnée peut seule admettre. Dans notre prochain numéro paraîtra un compte-rendu de l'Essai qui a eu lieu, illustré de plusieurs gravures représentant le très grand nombre des instruments primés. Aujourd'hui, nous ne pourrions donner à nos lecteurs que la liste des médailles accordées.

PREMIÈRE SÉRIE.

Jury.—Hon. Alexander, MM. Wm. Borezy, Wm. Boa, L. Desrosiers, O. Perron, P. E. Dostaler, président.

Charrues pour sols, tenaces à tous labours, Médaille d'Argent, J. Jeffrey, Petite Côte;—médaille de bronze, J. Paterson, Montréal.

Charrues pour sols légers, à tous labours, médaille d'argent, J. Jeffrey, Petite Côte;—Médaille de Bronze, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.

Charrues doubles, superposées, médaille d'argent, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.

Charrues sous sols, médaille d'argent, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.

Charrues tourne oreilles, médaille d'argent, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.

Déchaumeurs, médaille d'argent, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.

Charrue universelle, médaille d'argent, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.

Herses, médaille d'argent, J. Paterson, Montréal;—médaille de bronze, Wm. Statter, Lancaster, C. O.

Bris-mottes, médaille de bronze, J. Jeffrey, Petite Côte.

Scarificateurs, médaille de bronze, Joseph Middlemas, jr., St. Laurent.

- Houes à cheval, médaille de bronze, J. Paterson, Montréal ;—médaille de bronze, Nourse, Mason & Co., Boston, Mass.
 Rouleaux, médaille d'argent, J. Jeffrey, Petite Côte.
 Semoirs à fèves et maïs, médaille d'argent, Nourse, Mason & Cie.
 Butteurs, médaille d'argent, J. Paterson, Montréal ;—médaille de bronze, J. Jeffrey, Petite Côte.
 Semoirs à betteraves, navets, carottes, médaille d'argent, Nourse, Mason & Cie.

DEUXIÈME SÉRIE.

- JURY.—MM. Wm. McKillar, R. MacDougall, P. C. L. Dubois, L. Delorme, Hon. Armand, major Campbell, président.
 Moissonneuses, médaille d'argent, J. Helm, jr., Port Hope, C. W. ;—médaille de bronze, B. P. Paige et Cie., Montréal.
 Faneuses, médaille d'argent, W. A. Wood et Cie., Hoosick Falls, N. Y. ;—médaille de bronze, Nourse, Mason et Cie. ;—mention honorable, M. Moody, Terrebonne.
 Faneuses moissonneuses combinées, médaille d'argent, B. P. Paige et Cie., Montréal ;—médaille de bronze, W. A. Wood et Cie., Hoosick Falls, N. Y. ;—mention honorable, M. Moody, Terrebonne.
 Rateaux à cheval, médaille d'argent, G. D. Dewitt, Dewittville ;—médaille de bronze, M. Moody, Terrebonne.
 Faneuses, médaille d'argent, Nourse, Mason et Cie.
 Fourches à engerber, médaille d'argent, Jacob Huffman, Camden, E. C. W. ;—médaille de bronze, George Lake, Camden, E. C. W.
 Fourches à foin, médaille d'argent, A. S. Whiting et Cie, Oshawa, C. W. ;—médaille de bronze, Wm. Evans, Montréal.
 Faulx, un seul échantillon de qualité inférieure.

TROISIÈME SÉRIE.

- JURY.—MM. Col. Thompson, O. E. Casgrain, J. B. Daoust, G. Boucherville, N. Bilodeau, C. C. Tétu, DeBlois, président.
 Machines à battre, à deux chevaux, médaille d'argent, M. Moody, Terrebonne ;—médaille de bronze, Wm. Johnson et Cie., Montréal.
 Machines à battre, à un cheval, médaille d'argent, M. Moody, Terrebonne ;—médaille de bronze, Wm. Johnson et Cie., Montréal.
 Hache-paille, médaille d'argent, F. H. Wilson, Harrisburgh, Pa ;—médaille de bronze, Wm. Evans, Montréal.
 Coupe-racine, médaille d'argent, Wm. Evans, Montréal.
 Appareils de coction, médaille d'argent, Wm. Evans, Montréal.
 Arrache-souche, médaille d'argent, F. M. F. Ossaye, ferme des Prêtres, Montréal.

L'Exposition Provinciale Agricole du Haut Canada, qui doit avoir lieu à Kingston, les 26, 27, 28 et 29 prochains, promet d'être une des plus belles qui aient eu lieu. \$12,000 seront distribués en prix et les Bas-Canadiens ont droit de concours dans chaque section ; aussi, espérons-nous que le Bas-Canada sera dignement représenté, ainsi qu'il l'était à la dernière exposition de Kingston. Les lignes de Bateaux et de Chemins de Fer transporteront les voyageurs à moitié prix ainsi que les objets exposés. Nous nous ferons un plaisir de donner des détails à ceux de nos cultivateurs désireux de concourir.

L'ISLE JÉBUS ET SA CULTURE.—Sous ce titre, Mr. Emile Dumais nous favorise d'une correspondance que nos abonnés liront avec plaisir. Mr. Dumais après avoir préparé ses cours sous nos soins et avoir suivi pendant une année les opérations de la Ferme-Essai, doit prochainement commencer à la Ferme-Ecole, attachée au Collège Ste. Anne, un Cours d'Agriculture pratique, résumé de nos notes et de ses lectures. La tâche de notre jeune élève sera ingrate autant qu'ardue, mais nous lui connaissons le travail persévérant qui garantit les succès et la noblesse de cœur qui sait sacrifier quelque chose de l'intérêt individuel pour le bien de tous. Aussi, la Ferme-Essai sera-t-elle toujours fière de reconnaître dans son premier élève, Mr. E. Dumais, professeur d'Agriculture à la Ferme-Ecole du Collège Ste. Anne.

TRAVAUX DES CHAMPS.

RÉCOLTER LE LIN.—Le moment de récolter le lin destiné à produire de la filasse est celui où les feuilles jaunissent le long de la tige ; on l'arrache alors, on le lie par poignées qu'on réunit en paquets de trois, par un seul lien placé près des têtes, et l'on dresse les paquets sur le sol, en écartant les poignées par le pied. Cette méthode est bien préférable à celle de laisser le lin en javelles sur le sol, parce que, lorsqu'il survient des pluies, une partie des tiges éprouvent déjà une espèce de rouissage, qui fait que, lorsqu'on fait rouir le tout, l'opération marche fort inégalement, en sorte qu'une partie est déjà fort avancée, lorsqu'une autre n'est pas encore assez rouie.

Au moment où l'on arrache le lin, les graines sont encore vertes et tendres dans les capsules ; lorsqu'elles sont bien sèches, ce qui arrive ordinairement au bout de huit ou dix jours, on les sépare, soit en battant la tête de chaque poignée sur un billot avec un morceau de bois un peu pesant, soit en le faisant passer entre les dents d'un peigne de bois. La première méthode est beaucoup préférable pour les variétés de lin dont les capsules ne s'ouvrent pas facilement, parce que le peigne détache un grand nombre de capsules entières, qui donnent ensuite beaucoup de travail pour les séparer des grainsés et les briser.

Après la séparation des graines, le lin est propre à passer au rouissage.

Lorsqu'on destine le lin à produire de bonne semence, on attend, pour la récolte, que les grainsés soient bien mûres dans les capsules.

RÉCOLTER LE CHANVRE.—Dans quelque pays, on arrache, ou l'on coupe à la faucille, le chanvre mâle et femelle avant la maturité des graines, et aussitôt que les fleurs mâles ont répandu leur poussière fécondante ; et l'on sacrifie ainsi la graine pour obtenir une filasse de meilleure qualité. Dans d'autres, on les recueille aussi ensemble, mais seulement après la maturité des graines ; la filasse est alors d'une qualité bien inférieure. Enfin, dans beaucoup de cantons, on arrache brin à brin le chanvre mâle (appelé fort improprement femelle), aussitôt que la floraison est passée, et on laisse sur pied la femelle jusqu'à la maturité des graines. Chacune de ces méthodes présente des avantages et des inconvénients : on doit se diriger selon le but principal qu'on a en vue, soit pour recueillir la graine, soit pour obtenir une filasse de bonne qualité. Par la dernière des méthodes que j'ai indiquées, on ne sacrifie les qualités de la filasse que sur une moi-

tié de la récolte, et l'on obtient peut-être une plus grande quantité de graines que si l'on eût laissé tous les brins sur pieds, mais aussi elle exige beaucoup de main-d'œuvre. Elle convient spécialement aux personnes qui ne cultivent qu'une petite quantité de chanvre, et qui exécutent les travaux elles-mêmes.

Au reste, dans les cantons où l'on entend le mieux la culture du chanvre, on n'emploie comme semence que la graine que l'on a récoltée sur des pieds spécialement destinés à cet usage, et que l'on cultive isolément dans les champs de pommes de terre et de maïs. Les pieds ainsi isolés produisent une grande quantité de graine, et celle-ci est d'une meilleure qualité, pour la reproduction, que celle qui a été produite par des plantes serrées entre elles, comme cela est nécessaire pour obtenir de belle filasse. A cet effet, on répand, à la volée, quelques grains de chanvre sur les terrains qui viennent d'être emplantés de pommes de terre ou de maïs, et l'on détruit encore, par la suite, les plantes trop nombreuses, de manière à n'en laisser qu'un très-petit nombre qui ne nuisent pas essentiellement à la récolte principale. Au moyen de ce procédé, on peut couper et arracher ensemble le chanvre mâle et femelle avant la formation des semences, dans les terrains destinés à la production de la filasse ; celle-ci est alors d'excellente qualité, et la dépense de main-d'œuvre qu'exige cette culture est beaucoup diminuée. Le sol est aussi beaucoup moins épuisé, et le champ est prêt bien plus tôt pour recevoir un autre ensemencement, dans le cas où l'on voudrait cultiver sur ce terrain autre chose que du chanvre.

ROUISSAGE DU LIN ET DU CHANVRE.—Les fibres qui forment la filasse qu'on extrait du lin et du chanvre sont contenues dans l'écorce de ces plantes où elles sont agglutinées par une matière gommeuse et résineuse, dont il faut les débarrasser non-seulement pour pouvoir les extraire, mais pour qu'elles acquièrent la souplesse nécessaire aux usages auxquels on les destine.

Le moyen qu'on emploie généralement pour séparer la filasse de cette substance gomme-résineuse est la décomposition par une espèce de fermentation putride : c'est là le but du rouissage.

Dans quelques cantons, le rouissage s'exécute, pour le lin principalement, en l'étendant sur un pré, où on le retourne fréquemment, jusqu'à ce que les pluies, les rosées, et les autres influences atmosphériques aient achevé la décomposition putride de la substance gomme-résineuse, et que les fibres se détachent facilement.

De quelque manière qu'on exécute le rouissage, le soin le plus important doit être que la fermentation putride marche bien également dans toutes les tiges, et qu'elle soit arrêtée au moment où la matière gomme-résineuse est entièrement décomposée ; car, si on ne l'arrête pas à ce point, la fermentation s'exerce sur les fibres elles-mêmes, ce qui les affaiblit beaucoup.

Lorsque les plantes ont été placées sous l'eau, on doit surveiller l'opération pour s'assurer que la fermentation s'établit bien également dans toute la masse, et, dans le cas contraire, la démonter pour la construire de nouveau en déplaçant les bottes. On extrait de temps en temps un échantillon de l'intérieur de la masse, pour connaître l'instant où le rouissage est terminé, et alors on ne perd pas de temps pour retirer le tout de l'eau, et étendre les poignées sur un pré, ou

mieux encore, les placer debout en les écartant par le pied, afin de les faire sécher promptement.

Pour le lin roui sur le pré, on doit avoir le plus grand soin d'étendre les tiges en couches minces et d'une épaisseur bien égale ; on doit les retourner au moins deux fois pendant la durée de l'opération, et l'on doit se hâter de le faire aussitôt qu'on s'aperçoit que l'herbe, par sa croissance, s'entrelace dans les tiges du lin ; ce qui arrive assez fréquemment dans les temps pluvieux : dans cette opération, on met les plus grands soins à ne pas entremêler les tiges et à conserver la plus grande égalité dans les couches. Sans cela, une partie des tiges sont rouies avant les autres, et pendant qu'on est forcé d'attendre que le rouissage de celle-ci soit terminé, les premières s'affaiblissent et ne donnent plus que des étoupes au peignage.

Le rouissage sur le pré mériterait peut-être la préférence sur le rouissage à l'eau, si sa réussite ne dépendait en grande partie des circonstances atmosphériques : lorsqu'il pleut par intervalles, ou même qu'il fait tous les jours d'abondantes rosées, le rouissage marche bien, et l'on obtient de la filasse de très-belle qualité si l'opération est bien conduite ; mais, par des temps très secs, il est impossible d'obtenir de belle filasse par ce procédé. Le rouissage à l'eau est donc plus sûr, mais il exige d'être exécuté par des ouvriers très-exercés.

RÉCOLTER LES FÉVEROLES.—La récolte des féveroles se fait rarement avant le mois de septembre ; il est bon de les couper avant la maturité complète des semences, parce que la paille est ainsi de meilleure qualité pour le bétail. C'est une considération fort importante dans la culture de la féverole ; car cette paille, lorsqu'elle est bien récoltée, forme un excellent fourrage pour les chevaux, les vaches et les moutons. Lorsque la récolte est épaisse, le bétail mange presque toutes les tiges ; si elle était plus claire, il laisse les plus fortes, et n'y trouve pas moins une nourriture abondante, et peu inférieure en qualité au foin des prairies naturelles.

Les tiges des fèves ont besoin de rester assez longtemps sur la terre pour se dessécher complètement ; lorsqu'on veut faire succéder du blé à cette récolte, il est bon, lorsqu'on le peut, de transporter les fèves, aussitôt qu'elles sont coupées, sur un champ ou sur un pré voisin, afin de pouvoir labourer tout de suite le terrain.

Les féveroles forment une excellente nourriture pour tous les bestiaux ; mais, dans la plupart des cas, on ne doit les faire consommer qu'après les avoir détrempées dans l'eau, ou les avoir concassées. Ainsi administrées, elles augmentent beaucoup le lait des vaches et engraisent parfaitement le bétail à cornes. Elles sont bonnes aussi pour l'engraissement des cochons, quoique inférieures, sous ce rapport, aux pois et au maïs. Pour les bêtes à laine, c'est une des meilleures provendes qu'on puisse leur donner pendant l'hiver. Elles remplacent parfaitement bien l'avoine pour les chevaux, en les faisant concasser et les mêlant avec de la paille hachée. Les féveroles ont une faculté nutritive à peu près double de celles de l'avoine, c'est-à-dire qu'un minot peut remplacer presque deux minots d'avoine.

RÉCOLTER LA GRAINE DE TRÈFLE.—C'est toujours sur une seconde coupe de trèfle qu'on récolte la graine. Il est bon de faire la première coupe de bonne heure dans la saison, afin que la graine n'arrive pas trop tard à maturité. Lorsqu'on s'aperçoit que la plupart des têtes sont mûres, on fauche, et si le temps est beau, on laisse le trèfle se sécher en andains, en les retournant une fois. Dans les temps pluvieux, il est bon de lier le trèfle en petites bottes, qu'on dresse pour les faire sécher. Au reste, la dessiccation est bien plus prompte, alors, que quand on le fauche lorsqu'il est en fleur. Dans plusieurs cantons de la Flandre, il est d'usage de cueillir les têtes à la main, pour les transporter dans des sacs à la maison : c'est, du moins, un moyen de sauver la récolte dans une saison très-peu favorable. On fauche ensuite les tiges.

Lorsqu'on rentre les têtes avec les tiges, on bat aussitôt le tout au fléau, pour séparer les têtes, dont on extrait ensuite la graine à loisir. Cette dernière opération est la plus difficile de toutes, et ne peut s'exécuter que lorsque les têtes ont été complètement desséchées, soit par l'exposition à un grand soleil sur des draps, soit pendant les fortes gelées de l'hiver, soit en les mettant dans un four modérément chauffé. Cette dernière méthode, usitée dans quelques cantons, est fort dangereuse, parce que, si le degré de chaleur est un peu trop considérable, les graines ou, au moins, une bonne partie d'entre elles perdent leur faculté germinative. Avec un peu d'habitude, on distingue assez facilement la graine séchée au four, à sa nuance terne et tirant un peu sur le brun.

Lorsque les têtes ont été parfaitement desséchées par l'un ou l'autre de ces procédés, on peut faire sortir la graine en les battant au fléau ; mais c'est une opération longue et coûteuse. Lorsqu'on en a une grande quantité, on emploie pour cela, soit un moulin à bocard, soit une meule de pierre verticale, comme celle dont se servent les huiliers pour écraser les graines oléagineuses. La graine de trèfle étant fort dure et très-glissante, ne s'écrase pas, et les capsules se réduisent en poussière.

Au reste, quel que soit le mode que l'on emploie pour cette opération, sa facilité dépend entièrement de la parfaite dessiccation de la graine ; lorsqu'elle a été exposée à un soleil brûlant, en couches très-minces, pendant plusieurs heures, on en extrait davantage dans une heure de travail, soit au fléau, soit de toute autre manière, si on la traite encore toute chaude, que dans six heures, lorsqu'elle n'est pas complètement desséchée.

RÉCOLTER LE SARRASIN.—Le sarrasin, dont les fleurs se développent pendant longtemps et successivement, ne mûrit pas non plus toutes ses graines à la fois. On doit saisir, pour le couper, l'époque où la plus grande partie de ses graines sont mûres. Si l'on attendait trop longtemps, on en perdrait une grande quantité, parce que les graines tombent très-facilement.

La dessiccation des tiges est fort difficile, et l'on est presque toujours forcé de procéder au battage, lorsque les plantes sont à moitié sèches, et alors on ne peut conserver la paille. On étend le grain en couches très-minces sur des greniers, afin d'en achever la dessiccation. Le battage du sarrasin se fait très-bien à la machine à battre.

On doit éviter de donner la paille de sarrasin aux bêtes à laine, même comme litière, attendu qu'elle leur cause fréquemment une maladie qui se manifeste par une enflure subite de toutes les parties de la tête.

SEMER LE FROMENT (*triticum hibernum*).—C'est ordinairement pendant le mois de septembre que l'on commence les semailles du froment : et quelques fois plus tard. Il arrive, dans certaines années, que les semailles tardives réussissent mieux que les autres ; mais cela est fort rare, et, en général, les premières semailles sont les plus productives. On ne peut excepter de cette règle que les terrains très-riches dans lesquels les semailles tardives ont plus de chances de succès que dans les sols médiocres ; mais dans ces derniers, on doit faire d'avance toutes ses dispositions pour que le terrain soit prêt de bonne heure à recevoir la semaille, et pour que l'opération marche lestement pendant que le temps est au beau.

Le froment exige un sol qui ait un peu de consistance : sa réussite est plus assurée et son produit plus considérable dans les terres argileuses ; cependant il y a peu de sols qu'on ne puisse rendre propres à sa culture, en y cultivant auparavant, pendant plusieurs années, des prairies artificielles, qui, par l'humus qu'elle laissent dans le terrain, lui donnent un certain degré de consistance.

Dans l'ancien système de culture, c'est toujours sur la jachère qu'on sème le blé, et après trois labours au moins ; dans les terres fortes et argileuses, on ne peut, sans négligence, se dispenser de donner à la jachère ce nombre de labours, dont on peut toutefois remplacer un par le travail du scarificateur, de l'extirpateur ou de la rite. Depuis qu'on a admis dans la grande culture une plus grande variété de récoltes, on a trouvé que, dans beaucoup de cas, il est plus économique de semer le blé, soit sur le trèfle rompu et sur un seul labour, soit après une récolte de féveroles sarclées, qui n'exige aussi qu'un labour, soit après du maïs, du sarrasin, etc. Lorsqu'on sème sur un trèfle, il est entendu que le trèfle n'était pas infesté de chiendent ou d'autres plantes à racines vivaces. C'est pour cela que, dans un bon système de culture, le trèfle ne doit subsister qu'un an, car, à la seconde année, ordinairement le trèfle s'éclaircit, et le chiendent ou les autres plantes à racines vivaces s'emparent du terrain.

On obtient de beau blé après des pommes de terre ou des betteraves, pourvu que la récolte ait pu être enlevée de bonne heure, et l'infériorité que l'on a souvent remarquée dans la récolte de blé placée ainsi, vient du retard qu'éprouve ordinairement la semaille après les récoltes de racines.

Dans ces systèmes de cultures, le terrain n'est pas fumé immédiatement pour le blé ; mais lorsqu'il succède à des féveroles, des vesces, des pommes de terre, etc., le sol doit avoir été fumé pour ces récoltes. Si le trèfle a été semé dans une céréale succédant immédiatement à une récolte sarclée et fumée, on peut presque toujours être assuré d'une belle récolte de blé. Dans ces deux cas, on a rarement à craindre un excès de richesse dans le sol, qui donne au blé une disposition à verser ; mais, lorsqu'on sème sur une jachère fumée, il y aurait beaucoup d'inconvénient à donner une trop grande quantité de fumier ; l'excès en ce genre peut être aussi nuisible que le défaut contraire.

Pour la semaille du blé, on ne doit pas chercher à pulvériser complètement la surface du sol, comme on le fait pour les semailles du printemps : il est avantageux, au contraire, que la surface soit couverte de mottes, pourvu toutefois qu'il y ait assez de terre meuble pour couvrir les grains et assurer leur germination. Les mottes qui se trouvent sur la surface sont utiles sous plusieurs rapports : elles empêchent que la neige ne soit enlevée en totalité, par les vents, de la partie supérieure des billons, et l'on remarque fréquemment, par cette raison, que les champs dont la surface était très-unie souffrent beaucoup plus des gelées de l'hiver que ceux dont la surface était couverte de mottes : d'ailleurs, ces mottes, en se fondant par l'effet des gelées, procurent une espèce de buttage aux plantes, surtout si l'on a soin de faciliter cette opération par un hersage donné au printemps.

Aussitôt qu'une pièce est semée en blé, on doit relever exactement les sillons ou raies d'écoulements : c'est une opération extrêmement essentielle, surtout dans les sols argileux et sujets à retenir l'eau.

L'utilité du changement de semence pour le blé est une question qui est loin d'être résolue. Des cultivateurs très-expérimentés, qui sont dans l'usage de semer toujours le blé de leur propre récolte, mais en apportant un grand soin à choisir le plus beau et le plus net, regardent comme un pur préjugé les avantages qu'on prétend trouver à changer de semence, et ils appuient leur opinion sur une longue expérience et sur la beauté des récoltes qu'ils obtiennent. L'opinion contraire est plus généralement répandue ; mais il n'est pas à ma connaissance qu'elle ait jamais été appuyée sur des faits positifs. Il y a deux circonstances qui peuvent exercer une influence évidente sur les résultats des changements de semence : d'abord, lorsqu'un cultivateur cherche ses semences hors de chez lui, il choisit toujours ce qu'il y a de plus beau ; tandis que, dans le cas contraire, il ne peut semer que ce qu'il a, et se trouve, par conséquent, beaucoup plus limité dans son choix ; ensuite, chaque espèce de sol favorisant particulièrement la croissance de certaines mauvaises herbes, il est sûr, que les graines qui peuvent se trouver mêlées dans le blé doivent moins prospérer, lorsqu'on le sème dans un sol différent de celui dans lequel il a crû. Je suis porté à penser que c'est principalement à ces deux causes qu'on doit attribuer les avantages qu'on trouve à changer la semence. Dans ce cas, il n'y aurait aucun avantage à la changer, pour le cultivateur qui aurait chez lui du blé bien nourri et exempt de mauvaises semences.

Mon expérience est parfaitement favorable à cette dernière opinion ; et je suis convaincu qu'il n'y a d'avantage à aller chercher ailleurs sa semence de froment que lorsqu'on n'a dans sa propre récolte que du grain de qualité inférieure. Pendant les vingt ans de mon bail de Roville, j'ai pris constamment mes semences de froment dans ma propre récolte. Non-seulement je n'ai jamais observé de dégénération, mais la qualité des produits s'est beaucoup améliorée, ce qui est dû, au reste, aux soins de la culture. Je n'ai jamais vu non plus qu'il y ait aucun avantage à prendre des grains récoltés dans un sol de nature différente de celui où on les sème, pourvu que le grain soit net de semences de mauvaises herbes.

On cultive plusieurs variétés de froment, avec ou sans barbes, à tiges pleines ou creuses, et à grains de diverses nuances. Il n'y a pas de raison de croire que l'une de ces variétés soit, d'une manière générale et pour toutes les localités, préférable aux autres. Il ne faut pas non plus que chaque cultivateur regarde comme certain que celle que l'on cultive dans son canton est celle qui y convienne le mieux. Ce n'est que par des essais faits en petit, sur les variétés auxquelles on donne la préférence dans d'autres cantons, qu'il pourra connaître les avantages que chacune d'elles présente. Ces essais sont peu coûteux et n'exigent qu'un peu de soin. Leurs résultats peuvent être très-importants ; car, sans augmentation de frais, il est souvent possible d'augmenter assez considérablement les récoltes, en adoptant une variété de blé qui convient mieux au sol. On comprend facilement, en effet, qu'en conseillant tout à l'heure d'employer sa propre semence, lorsqu'elle est de belle qualité, je n'ai pas voulu parler des changements de semence qui ont pour but la culture de variétés différentes.

La distinction la plus importante pour la culture est, au reste, celle des *blés fins* et des *gros blés* ou *blés barbus* : ces derniers peuvent donner de riches produits dans des sols où la culture des blés fins ne pourrait réussir, c'est-à-dire dans les terrains bas, un peu humides, ou sur des prés rompus ; là, la rouille ou d'autres maladies réduiraient très-souvent presque à rien les récoltes des blés fins, tandis que les gros blés y résistent beaucoup mieux ; mais ces derniers sont d'une qualité très-inférieure pour la vente.

La quantité de semence qu'on doit employer dans les semailles à la volée dépend essentiellement de l'époque à laquelle la semaille s'opère : pour les semailles tardives, on doit augmenter la quantité de semence, parce que la plante aura moins de temps pour taller ; ainsi on ajoutera un huitième ou même un quart à la quantité moyenne de deux minots par arpent lorsque la semaille sera très-retardée, et l'on pourra diminuer cette quantité dans la même proportion pour les semailles très-hâtives.

Le blé demande d'être recouvert d'un pouce de terre au moins ; deux pouces même valent mieux dans la plupart des terrains, et si le sol est sablonneux et léger, trois pouces ne sont pas trop. Lorsque le dernier labour a été donné trois semaines ou un mois avant la semaille, circonstance la plus favorable, dans beaucoup de terrains, à la réussite du froment, on enterre la semence par un trait de scarificateur, d'extirpateur ou de rite que l'on fait quelquefois suivre de la herse. Sur un labour frais, on se contente ordinairement d'enterrer la semence par un hersage ; mais la semaille est bien plus égale lorsqu'on herse le terrain avant de répandre la semence, que l'on recouvre ensuite avec l'extirpateur, comme je viens de le dire. On enterre quelque fois la semence par un labour superficiel, ce qu'on appelle semer *sous raies*. Cette pratique convient aux sols légers : mais elle présente le très-grand inconvénient de forcer le cultivateur de labourer, pendant la durée des semailles, toute l'étendue des terres ensemencées ; tandis que, lorsque les terres ont été préparées à l'avance, et qu'on couvre la semence avec la herse ou le scarificateur, on peut, avec le même nombre d'attelages, opérer la semaille dans une journée, sur une surface de terre quatre ou cinq fois plus con-

sidérable, ce qui permet bien mieux de mettre à profit les temps les plus favorables à la semaille.

SEMER LE SEIGLE—(*secale cereale*).—Le seigle peut se semer plus tôt que le froment ; et c'est ordinairement par ce grain que l'on commence la semaille des céréales d'automne ; et l'on considère les semailles hâtives comme une condition indispensable de la réussite de cette récolte.

C'est surtout dans les sols trop légers ou trop peu fertiles pour le blé, que l'on cultive le seigle ; dans les bonnes terres à blé, on ne sème ordinairement du seigle que pour sa paille, qui sert à faire des liens pour les gerbes du blé, pour empailer les chaises, pour faire des paillasons, et pour quelques autres usages. On prépare ordinairement la terre par deux ou trois labours, et l'on sème à la volée, 1½ à 2 minots par arpent, de la même manière que j'ai indiqué pour le froment.

Le seigle présente une ressource précieuse pour la nourriture des bestiaux au vert, parce que c'est le premier fourrage qu'on peut faucher au printemps, et, comme la terre se trouve débarrassée de très-bonne heure, cette récolte ne coûte que la semence qu'on y emploie ; cependant les sols riches peuvent seuls fournir une bonne coupe à la faux ; et cette ressource dure peu, parce que les tiges deviennent bientôt trop dures.

On cultive dans quelques cantons, sous le nom de *seigle de la Saint-Jean*, une variété qu'on sème dans le mois de juin, pour la couper en fourrage vert à l'automne, ou la faire pâturer pendant l'hiver ; ensuite on la laisse monter à graine, et on obtient de bonnes récoltes. Il est probable que le seigle commun pourrait être traité de même.

Dans de bons sols, de consistance moyenne, on trouverait souvent plus d'avantage à cultiver le seigle qu'on ne le croit communément ; les récoltes du seigle y sont plus considérables que celles du blé : dans beaucoup de cantons, la paille de seigle a une valeur qui rend cette récolte importante, et le seigle en produit beaucoup plus que le froment. Au reste, l'avantage dépend toujours du prix relatif des deux espèces de grains dans la localité.

J. PERRAULT.

REVUE DES PUBLICATIONS LOCALES ET ÉTRANGÈRES

CORRESPONDANCES.

L'ILE JÉSUS ET SA CULTURE.

Ferme-Essai, Varennes, Août 1859.

MON CHER PROFESSEUR.

Je me rends à l'invitation que vous m'avez faite de vous esquisser mon excursion agricole dans l'Île-Jésus. La quinzaine que j'ai faite à St. Martin dans l'in-

intéressante compagnie de M. le Docteur Smallwood, une promenade à Ste. Thérèse de Blainville et des courses ici et là dans les environs de St. Martin, m'ont permis de voir d'assez près la condition agricole de l'Île-Jésus, si belle et si florissante, qu'on peut à très-juste titre surnommer, *le jardin du pays*. D'où vient-il qu'on voit là un système de culture améliorante, une rotation assez régulière, des récoltes sarrées, des fumures abondantes, des champs propres et couverts de moissons magnifiques, des essais de drainage, des troupeaux améliorés et richement pâturés, tandis que dans la plupart des comtés du Bas-Canada, à part quelques exploitations dispersées ici et là, on ne suit que la routine, la vieille routine de nos pères, cette mère marâtre qui n'enfante que des soucis et du chagrin ? Cette différence vient, il n'en faut pas douter, de l'espèce d'instruction agricole que les Canadiens-français reçoivent, depuis quelques années, des colons de la Grande-Bretagne établis au milieu d'eux qui s'y sont enrichis dans un assez court espace de temps avec un système de culture apporté avec eux de leur pays, et adapté aux conditions de sol et de climat de leur patrie adoptive. Pour qui connaît le *high farming* de MM. les anglais, l'influence de leur voisinage sur la culture de nos frères d'origine, n'a rien qui puisse étonner. En voyant les résultats heureux que cette émigration étrangère a amenés dans la condition rurale des localités qui en ont le bénéfice, je me prends à souhaiter les mêmes avantages pour tout le pays, au risque d'épouvanter les âmes timorées qui comprennent à leur manière la question de nationalité canadienne. Aux hommes exclusifs qui refusent aux cultivateurs canadiens-français l'esprit de progrès et le génie qui font l'industrie, je prescrirai une promenade à l'Île-Jésus et dans les environs ; là, ils rencontreront des cultivateurs, jadis suffisant à peine au soutien de leur famille, qui, après avoir appris des étrangers que la routine des vieux ne valait rien, ont adopté le système de culture qu'ils voyaient si profitable ; une fois ce grand point conquis, ils se sont hâtés dans la voie qu'une main étrangère mais amie leur avait ouverte, si bien, qu'aujourd'hui nous pouvons constater que nombre de nos frères d'origine ont devancé leurs modèles ; quelques-uns mêmes les ont laissés loin derrière eux. Si ces paroles paraissent suspectes dans la bouche d'un Canadien-français, il ne sera pas difficile aux incrédules d'aller les recueillir sur les lèvres mêmes d'un honorable Anglais que vingt-cinq ans de séjour à St. Martin et des courses professionnelles dans les paroisses voisines ont mis à même de suivre la marche des choses.

Ceci montre assez clairement, je crois, mon cher Professeur, que l'obstacle qui s'oppose chez nous au progrès agricole qui doit être la base de tous les autres progrès, obstacle que vous vous efforcez si dignement de faire disparaître, est le manque d'instruction de la classe nombreuse des cultivateurs ; l'ignorance, qui engendre la misère dans le travail, les tâtonnements et les déceptions et par suite le dégoût de la vie des champs et la déplorable manie de la quitter pour un autre état où l'on espère mieux. On peut, sans doute, en accuser le mépris que chez nous l'on porte à cette classe que l'on croit abaisser en prodiguant aux individus qui la composent les appellations de *rustres*, *campagnards*, etc., etc. ; mais, à vrai dire aussi, ce mépris n'est-il pas causé par le peu de considération qu'ont un grand nombre de cultivateurs pour leur profession ? Et tandis que j'y pense, je

puis bien le dire, combien de braves et intelligents cultivateurs n'ont que ce défaut qui n'en serait qu'un bien minime s'il n'était contagieux et ne causait trop souvent le malheur des enfans. Je fis l'autre jour en mon chemin, la rencontre d'un de ces hommes qui croient que personne n'est plus malheureux et méprisé qu'un laboureur. Quo n'ai-je dit pour le dissuader ? Et s'il m'était donné de rassembler tous ces malheureux, dont l'ignorance fait tout le malheur, et qu'un travail routinier a presque abruti, comme je leur crierais de toute la force de mes poumons : "Cultivateurs, si vous voulez être heureux et honorés, commencez par aimer et honorer votre état. C'est le premier, le plus utile, le plus noble de tous ; il faut que vous en soyez convaincus vous-mêmes pour qu'on le croie ainsi. L'homme qui ne sait pas s'estimer lui-même est sans contredit méprisable. Jusqu'ici on a pu vous excuser à cause de l'ignorance dans laquelle on vous a laissés. Bien vite, il n'en sera plus de même : des écoles vont s'ouvrir exprès pour vous enseigner les règles de votre art. Déjà des hommes dévoués, quittant le séjour et les avantages des villes, sont venus porter dans vos campagnes les lumières de la science, bravant la déconsidération qui les attend quelque fois de la part de leurs anciens confrères, et souvent aussi, cultivateurs, votre opposition et vos sarcasmes. Au lieu de repousser ces hommes utiles, rapprochez-vous d'eux, unissez votre expérience et votre pratique à leurs connaissances ; profitez de leurs essais, prenez ce que l'expérience leur indique comme bon, laissez ce qui est mauvais et sachez leur gré de leurs travaux et de leurs intentions. Sachez qu'en se mettant dans vos rangs, ils vous exhaussent aux yeux de la société et rendent à votre état la considération et l'éclat qu'il mérite si bien et dont vous l'aviez déshérité par votre ignorance." Et aux cultivateurs riches qui ambitionnent pour leurs fils les honneurs des professions libérales (maigres honneurs qui abritent souvent de grandes misères), je dirais sincèrement : "Prenez garde ; au lieu de faire de ceux de vos enfans qui promettent le plus, des médecins, des notaires ou des avocats, faites-en des agriculteurs. Après leur avoir fait donner une bonne éducation préliminaire, non pas du latin et du grec, mais des connaissances qui ont rapport avec la culture, mettez-les dans une ferme expérimentale ou modèle. Ils y verront des jeunes gens nés dans les rangs élevés de la société auxquels les carrières que vous ambitionnez étaient ouvertes, qui même y avaient débuté et qu'ils ont quittés pour l'état moins brillant, mais plus utile et plus indépendant d'agriculteurs. Ils y puiseront les principes raisonnés et les règles de leur art et vous prouveront à leur retour que la considération qui s'attache à leur profession dépend uniquement du mérite de l'homme."

Pardonnez-moi, mon cher Professeur, de m'être laissé entraîner loin des beaux paysages et des intelligentes cultures de l'Isle-Jésus. J'y reviens de suite pour vous entretenir un peu de M. Félix Lavoie, de St. Martin, qui est l'illustration du progrès dans cette intéressante localité. Ce monsieur qui est aujourd'hui dans la vigueur de la jeunesse et promet une longue carrière d'expériences et de succès agricoles, est un de ceux qui ont le plus profité des connaissances et des instructions que M. le Docteur Smallwood s'est efforcé de répandre autour de lui depuis qu'il est fixé à St. Martin ; ce qui, joint aux exemples que les colons

Anglais lui mettaient incessamment sous les yeux, a été, selon moi, la principale cause de ses progrès jusqu'ici. Mais, comme je vous le disais plus haut, les Anglais ont pu être surpassés et M. Lavoie est un des premiers champions en lice et veut courir toujours sans se reposer de la victoire. C'est dans cette intention qu'il venait, l'hiver dernier faire une visite à la ferme-Éssai ; grand fut son désappointement quand je lui dis que vous étiez absent. Quand on voit de si bonnes dispositions, on regrette infiniment qu'une bonne école d'agriculture, n'ait pas été offerte depuis vingt-ans à nos cultivateurs désireux alors comme aujourd'hui d'améliorer leur condition.

M. Lavoie commençait il y a une douzaine d'années à exploiter pour lui-même une petite terre, couverte comme celles de ses voisins de roches et de cailloux roulés, fourbie de chardons et de cent autres mauvaises herbes. Il emprunta pour améliorer ce petit coin, acheta des fûniers de ses voisins et ne s'appauvrit pas. Sa terre avait été délivrée des cailloux qui l'embarrassaient inutilement et qui servent désormais à l'entourer d'une chaîne solide et durable autant que la terre même ; les mauvaises herbes qui appauvrissaient auparavant les récoltes tentèrent inutilement de s'y implanter de nouveau ; enfin sa terre n'était plus la même et son propriétaire-améliorateur était déjà en moyen de lui annexer plusieurs autres pièces de terre. A mesure qu'il grandissait son domaine, ses fourrages augmentaient, et son bétail aussi. Il savait cet axiome sans l'avoir appris : L'agriculture, c'est le bétail ; il comprenait que le fourrage nourrit le bétail, que le bétail fait le fumier et que le fumier produit le grain. Et voilà qu'il réussissait à merveille, et si bien qu'aujourd'hui, M. Félix Lavoie est propriétaire d'une ferme de trois cent-soixante arpents en très-bon état de culture et parfaitement clôturée ; ses bâtiments d'exploitation qui se trouvent sis vers le milieu de sa ferme, sont de très belle construction et très-avantageusement distribués ; ses prairies se couvrent d'un excellent trèfle ; les pâturages sont pleins d'une herbe épaisse que broutent avec profit trente-six à quarante vaches laitières choisies, une quinzaine d'élèves, vingt-quatre chevaux et poulains et nombre de porcs de bonne race. M. Lavoie n'a encore que quelques moutons choisis dont il espère augmenter le nombre bientôt. Ce brave cultivateur a tenté l'automne dernier l'essai du blé d'automne ; il a fait son expérience dans un jeune verger près de sa maison et il est fâché aujourd'hui de n'avoir pas semé de même quinze ou vingt arpents qui se trouvent en arrière du verger et qui sont absolument dans la même position. Je n'ai jamais vu de si beau blé, un épi si long et si bien rempli ; j'en ai compté qui contenaient jusqu'à cent dix et cent quinze grains. M. Lavoie était à la veille d'en faire la moisson et en attendait un produit de cinquante ou soixante minots ; il avait semé deux minots seulement.

A tout prendre, mon cher Professeur, je considère que voilà un beau succès qui dédommage amplement M. Lavoie de ses peines et des invectives de ses voisins. Aujourd'hui on revient à de meilleurs sentiments ; on imite des choses qu'on condamnait hier. M. Lavoie a vu ses efforts appréciés et couronnés depuis longtemps par la société d'agriculture dont il est un des plus zélés membres.

L'assolement que pratique notre ami est à peu près la même pratiqué avec

tant de succès par M. Boa ; généralement M. Lavoie fait trois années de pâturages au lieu de deux et s'en trouve parfaitement. La sole des plantes sarclées est occupée cette année par des patates ; il en a été fait soixante arpents qui sont en parfait état de végétation à part quelques endroits où les gelées tardives que nous avons eues ont fait quelque tort. Pour fumer une si grande sole de patates, il faut sans doute un beau tas de fumier, aussi M. Lavoie prend-il beaucoup de précaution pour en faire le plus possible ; il ne craint pas d'en acheter quand il trouve quelque négligent assez bon pour le lui laisser. Dans ses étables, on laisse accumuler les déjections sous les pieds des bêtes à qui la litière n'est pas épargnée et l'on vide chaque semaine le fumier que l'on transporte de suite à sa destination ; là on le dispose en tas de quinze à vingt pieds de long sur huit à dix de large. Pour rendre le travail moins pénible aux ouvriers et en même temps plus économique, un puit à été creusé dans l'appentis destiné à l'infirmerie où il y a une cheminée pour la coction des légumes, l'eau est tirée par une pompe qui la traverse dans un tuyau en bois aboutissant à toutes les auges. Les écuries et les vacheries sont disposées sur rangées doubles, tête à tête, avec espaces et trappes au milieu pour la distribution du fourrage ou des rations de patates, ou autres légumes cuits. Les chevaux sont attachés par paires dans des stalles. Je n'ai presque rien eu à conseiller à ce vaillant homme : il ne manquait à ses étables que des cheminées d'aérage, encore en sentait-il le besoin, quoique celles qu'il voulait faire construire n'eussent pas atteint le même but, vu que ces cheminées ne devaient ouvrir que sur le fenil, au lieu de descendre jusqu'aux étables ; ainsi construites, elles ne pouvaient servir tout au plus qu'à l'aérage des foin. Monsieur Félix Lavoie avait été mal conseillé, ou avait lu, sans doute l'article sur les foin, publié dans un No. de *l'Agriculteur* de l'année dernière, où il est dit, par M. Vogeli, qu'il faut aérer le plus possible les foin engrangés.

Pour moi, fidèle aux préceptes de l'illustre Thaër j'ai changé la résolution de M. Lavoie et cet hiver ses animaux respireront un air souvent renouvelé, et ses foin ne prendront pas de mois. Comme il se fait chez lui beaucoup de fumier l'été, dans la cour où les vaches passent la nuit, leurs déjections sont mêlés aux pailles aux fanes de patates ou d'autres légumes qu'il ne laisse pas perdre, j'ai conseillé à M. Lavoie la construction d'un plate-forme avec fosse à purin. Cette construction est de toute nécessité, car la position un peu basse de sa cour fait que l'eau des pluies se mêlant à celle des fumiers, détrempe l'enplacement des animaux, et les expose à y contracter des maladies tant à cause des émanations que de l'eau même qu'elles boivent. M. Lavoie ferait peut-être mieux de tenir ses bêtes à l'étable la nuit, et de soigner ses fumiers absolument comme en hiver. Ce serait plus économique peut-être.

Tel est, mon cher Professeur, l'histoire des travaux et des progrès de M. Lavoie ; tel est aussi celui d'un grand nombre de cultivateurs de St. Martin, et de l'Isle-Jésus : le temps m'a absolument manqué pour me rendre compte par des visites particulières de la tenue de chaque ferme ; mais ce que j'ai vu dans mes courses, joint aux renseignements de M. le Docteur Smallwood, que je remercie de ses bienveillantes attentions pour moi, me permet de croire qu'un grand nombre de cultivateurs se placent à côté de M. Lavoie et lui disputent le dia-

peau du progrès agricole. Si je ne craignais pas de dépasser les limites que vous m'avez assignées dans le Journal, je vous dirais quelque chose de l'observatoire de M. le Docteur Smallwood. Qu'il me suffise de vous dire que les travaux scientifiques que s'est imposé ce monsieur, la persévérance de ses observations météorologiques, malgré des devoirs professionnels multipliés les sacrifices qu'il a faits depuis vingt-cinq ans pour monter son observatoire d'instruments coûteux, dûs à ses propres mains et faisant preuve de son habileté dans la mécanique ; tout jusqu'aux correspondances mensuelles qui nécessitent l'échange de rapports météorologiques avec plusieurs observatoires européens, tout démontre un homme incoutestablement intéressé au progrès réel du pays. Ici encore nous devons souhaiter l'intervention du gouvernement. Ce qui se fait partout ailleurs pour ces établissements, et il faut l'espérer, l'état désormais prospère des finances publiques dictent, à nos gouvernants des mesures qui prouveront de leurs désirs de marcher de pair avec les autres nations.

Veuillez croire,

Mon cher Professeur,

Au dévouement de votre élève,

J. O. EMILE DUMAIS.

AGRICULTURE

DESTINATION DE L'HOMME.—Mes enfants, j'ai été mossieu, et ça n'allait pas. Je lisaïs et voulais apprendre l'agriculture uniquement dans les livres ; j'ai bientôt vu qu'il fallait aussi travailler sur le terrain. En effet, *chaque pays, chaque mode ; et chaque terre veut sa culture.*

Alors je me suis fait cultivateur, laboureur et paysan. Mais tout-à-fait, portant l'hiver sabots à la courge, et en tout temps, blouse et large chapeau ; mangeant force pommes de terre, comme vous savez, et détestant, par-dessus tout, les ivrognes et les fainéants.

Je me trouve fort bien de mon nouvel état, et ne crois pas valoir un sou de moins.

Vous saurez qu'on barbouille, chaque année, pour les messieurs, cent mille charretées de papier ; qu'on imprime tous les mois, pour eux, autant de livres qu'un homme en peut lire en sa vie.... C'est par trop fort ; car ça embrouille la cervelle.

Mais pour le cultivateur, on n'a jamais rien imprimé, et l'on imprime rien de tout. C'est pourtant lui qui fait vivre le monde ; c'est lui qu'il faudrait instruire le premier, puisque la vie en dépend. Crépin Tranchet, notre cordonnier, a appris son état en voyageant ; il ne fait pas mal un soulier. Le cultivateur est forcé de rester sur sa ferme et d'y travailler toute sa vie ; s'il s'en allait, on ne mangerait pas. Et l'on veut qu'il apprenne son état dans l'air du temps.... C'est une bêtise.

Maintenant que je sais un peu mon état, je veux écrire pour les cultivateurs. Mais écrire dans le journal, parce que c'est un petit livre que vous avez tous. Faisons connaissance, mes amis, et si vous êtes contents, je continuerai.

LES SOINS, DE L'ECONOMIE. — On se ruine aisément, on ne s'enrichit qu'en peine prenant. — L'économie est utile au riche et nécessaire au pauvre. — Sans économie la misère entre à brassées et s'en va par pincées. — Si tu n'as pas d'économie, tu travailleras toute ta vie, et tu auras moins d'argent à la fin qu'au commencement.

(Maitre Blanchier, du Saumon). — Le cultivateur économe et soigneux s'enrichit, le fainéant et le dissipateur se ruinent. — Le premier épargné est le premier gagné. On n'est pas toujours sûr de gagner ; mais on tient ce qu'on épargne.

(Franck). — C'est vrai, poche percée ne tient pas le mil. — Les petits ruisseaux font les grandes rivières, et les petites rigoles mettent les ruisseaux à sec. — Qui mettra cinq liards sur un sou aura bientôt six blancs. — A petit profit, grande épargne. — Le sac vide ne se tient pas debout. — La poule ne pond pas tous les jours. — On ne récolte qu'une fois l'an, et chaque jour il faut de l'argent.

Bah ! bah ! dit Tailleboudin, ça ne vaut rien dans un almanach.

Eh bien ! reprend le petit : mange ta soupe taillée de lard et trempée de graisse, et perce ta barrique aux deux bouts... — Voilà qui est meilleur, dit Rifandouille.

(Maitre Proust, du Maillet). — Ne laisse rien perdre de ce qui est utile à l'homme, aux bestiaux et à la terre. — Une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donneront une poignée de grain. — Il faut une place pour chaque chose, et mettre chaque chose à sa place.

(Maitre Dubreuil, de Vitré). — Chaque soir, ainsi qu'à la fin des travaux, serre tes fourches et tes rateaux. — Habitue tes enfants à tout serrer, cela s'apprend aussi bien qu'à gaspiller. — Mets à l'abri tes charrettes et tes instrumens ; le soleil et la pluie gâtent tout, puis il faut du bois, du fer, du travail et de l'argent. Qui, par sa faute, perd un œuf, peut aussi bien perdre un bœuf, dit Franck. — Un petit trou à la barrique, et le vin est à bas ; petit gaspillage à la maison, richesse s'en va. — Mille manières de dépenser, cent fois moins de gagner.

(Maitre Pierre Moreau, maire). — Il faut une bonne charrue qui ne fasse rien ; si l'une se brise ou se dérange, on a celle-là sous la main. — A la saison, mieux vaut travailler, que de passer son temps à raccommoder. — Qui réparera tout avant les travaux, commencera dès qu'il fera beau.

Soigne tes récoltes, a dit maitre Charles, en élevant la voix. On perd souvent plus dans un jour par négligence qu'on ne gagne dans une semaine par le travail. — Si tu as des foins à terre ou des gerbes sur le sillon, ne laisse personne à la maison. — Ne dis jamais : viendra le beau temps ; dans les étés humides il pleut par tous les vents. — Ne remets point au lendemain ce que tu peux faire le soir ou le matin.

A femme bavarde, mari sourd, dit Franck. Mais à ferme tenue, point de fermier qui ait la berlue. — Qui ne voit chaque jour de tous côtés, perdra gros en hiver comme en été. — Qui quitte souvent sa maison, ne fera bonne récolte à la saison. — A courir foires et marchés, un qui gagne et cent ruinés.

DU FROMENT. — L'agriculture est une science de localité ; on ne fait même chose partout. Il y a mille espèces de terre, chacune veut sa culture. — Il fait froid ici, chaud là-bas ; il pleut beaucoup dans un pays, presque jamais dans l'autre. — Cette terre est légère et chaude, celle-là forte et froide. — Le cultivateur considère tout ça.

En France, on sème le froment pendant sept mois et demi (de la mi-août en avril). — Dans le midi, le blé reste sept à huit mois sur la terre ; dans le nord, dix à onze ; sur quelques montagnes, un an.

Mes amis, l'hiver est dans un sac, au fond, à la gueule ou dans le milieu, on ne sait où.—Quelquefois, chez nous, il en vient un de bonne heure ; puis deux, trois, quatre petits ; ça n'est bon pour les blés.—Mieux vaut un bon hiver et qui soit long, que ces *gralassis* qui nous désolent.—D'où suit qu'il périt de la semence.

Le tout pesé, examiné, passé au four et au moulin, le conseil dit : sème les terres fortes, froides, humides et qui poussent tard, de manière que l'hiver arrivé, le grain soit enraciné.

L'année du paresseux ne vient souvent, une fois au plus tous les six ans.—Semaille tardive, récolte chétive.—Tu crains les mauvaises herbes.—Mais essaie, sème plus tôt, sème plus tard la moitié de trois à quatre champs, pendant quatre à cinq ans ; tu jugeras toi-même.—Ne dis pas : j'ai vu de bon blé tardif dans mon champ ; une fois n'est pas coutume ; une hirondelle ne fait le printemps.—Dame ! ce n'est pas petite chose : Tardivaille réussit mal.

Comment, nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, nous y mettons tous nos fumiers, et tu refuserais d'essayer !—Sois sûr que le conseil ne se trompe.

COMMENT VIENT LE FROMENT.—Tu mets un grain en terre, il pousse une racine en bas, une feuille en haut.— Cette racine s'enfonce de trois pouces, toute petite, branchue au bout.—Arrive le printemps, d'un ou deux nœuds qui sont au-dessus du grain, sortent au tour plusieurs racines fiant entre deux terres.—Alors la première dureit, pourrit et crève.—Du collet de ces petites racines sortent des tiges qui donnent des épis et du grain.

C'est ce qu'on appelle taller ou *gaisser*.—Plus il y a de talles et de *gaissons*, mieux vaut le froment.—A froment qui gaisse mal, mauvaise récolte.—Quelquefois, chez nous, dans certaines terres, il gaisse avant l'hiver. Tu dis, mon blé mange son *poujuage* ; c'est presque toujours vrai, le moissonneur ne trouve bonne poignée en faucillant.—Pourquoi ? Le voici : Les racines de tallage ou de *gaissons* s'enfoncent peu, d'un demi-pouce à un et demi, deux au plus.—La gelée vient, elles sont en lait, le froid les tue, et le *gaisson* meurt.—Reste le maître brin, et ce n'est rien.

Qu'est-ce que ça dit ? Si tu enterres le fumier au-dessous du grain il ne fait rien.—Ça dit encore : il faut bien prétendre, en mettre assez pour qu'il y en ait partout.—Quand le fumier est éparé, visite ton champ : il y en a plus de la moitié où tu ne vois rien.—Eh bien ! dans ces endroits le blé ne tallera pas, et les *gaissons* mourront sans donner d'épis.—Examine où tu as mis les monceaux, n'aurais-tu pas triple récolte, si ton champ était fumé de la sorte ?

Mon cher, pour récolter il faut fumer.—Vingt-cinq arpents bien fumés en valent soixante qui le sont mal.—Fais donc des prés, sème moins et fume mieux.—Ce n'est pas ce qu'on sème, c'est ce qu'on fume qui produit.—Ce que dit là le conseil, un enfant le dirait.

DE LA SEMENCE.—Mes enfants, vous ne soignez pas vos semences.—Comment ! nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, et vous poussez à ce point la négligence ? Voyez autour de vous : bonne terre et mauvais grain ; dans la ville braves gens et mauvais pain.—C'est qu'on ne soigne pas la semence ni le battage du grain.—Femmes, enfants et vieillards peuvent tirer aux gerbes beaux épis par poignée, faire un blé.—Tout le monde peut dresser, éplucher, tirer, une vingtaine de gerbes, enlever la nielle, l'ivraie, la mauvaise graine au-dessus du grain, et battre en pointe.—Bonne volonté suffit.—Comment ! nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, et tu es assez sot pour semer de la mauvaise graine ?

Vanne et crible ta semence deux à trois fois.—S'il y a de la graine encore, un jour de *mouillasserie*, mets un drap sur la table, verse un boisseau de grain au milieu ;—chacun tire une poignée, l'étend sur le drap, ôte la mauvaise graine et met le bon blé de côté.

Je ne dis : fais ça pour le tout.—Mais si tu sèmes cinquante boisseaux, épures-en dix.—V'la de la semence pour l'année suivante :— puis toujours la même cérémonie, avec dix fois moins de peine.—Tu auras encore mauvaise graine pendant quatre à cinq ans : il y en a dans la terre ; la paille et le fumier ; rien ne se perd que l'argent faute de soins.

Moins on sème, moins il en lève, dit Franck.—Bientôt tu feras dire au marchand : maître un tel a de beau froment.—Tu vendras ton grain, et le voisin trouvera dix à quinze sous de moins.

DU CHAULAGE.—Chaule ta semence, n'y manque jamais ; on perd gros par la pourriture.—Chaule dans l'aire par un beau temps, chaule bien, n'épargne rien.—Verse la chaux presque bouillante avec un poëlon, pendant qu'on remue avec la pelle.—Tu commences par un bout et tu finis par l'autre.

Il faut fesser tous les matins le fermier qui ne chaule son grain, dit Franck.—Négligence et paresse dissipent grande richesse.—Le fermier qui n'a pas de soin sera toujours dans le besoin.

DU BATTAGE.—Dans le cul de la gerbe, il y a souvent mauvaises graines : chez nous surtout, qui coupons à demi-pouce de terre.—L'une rend le pain violet, l'autre amer ; toutes ne valent rien et font le mauvais grain.—Alors bats en pointe. C'est double travail, dis-tu ? Mon ami, tu te trompes.

Le soleil est bon batteur ; sans lui, tu te crèves et ne fais rien.—Bats en pointe de bon matin et repasse au haut du jour.

Sur un épais frintis, quand le temps est un peu humide, que fait la femme, l'enfant, le vieillard, l'homme souffrant ou fatigué ? Il laisse un quart du grain, le tiers ou la moitié.—Tu portes dans le pailler, au lieu de conduire au grenier.

Bats en pointe ; on tient plus longtemps, on ne laisse rien, et le plus faible ne perd pas un grain.—Comment, nous travaillons deux ans pour une récolte de froment ! Quand il est venu, tu ne prends ni soin ni peine ?

Fais deux tas de gerbes très-égaux ;—bats l'un en pointe le matin, et repasse le soir ;—bats l'autre en frintis.—La pointe sera plutôt faite de tout en tout ; elle donnera plus de grain et de très-beau grain ; tu mets le mauvais dans ton blé de moulin.—Tu feras dire au marchand : maître un tel a de beau froment.

Ecoute Franck, fais une parabole sur la routine, courte et bien tapée, les enfants l'apprendront. . . . Je le veux.—Le routinier est mauvais cuisinier. . . . Ça ne vaut rien, voyons une autre. . . . Avec la routine, on fait maigre cuisine. . . . Encore plus mauvais ; te moques-tu de moi ? . . . qui suivra la routine n'aura bientôt ni pain ni farine. . . . Je te saute au poil, mon drôle, si tu ne veux mieux travailler. . . . Ne vous fâchez pas, la langue m'a tourné—Qui fait ce que dit M. Routinet est un homme parfait. . . . Ah ! nous y sommes. Ecrivez, maître Jacques, il n'y a que ça de bon et ce que je dis.

ZOOTECHE.

DU CHOIX DE L'ÉTALON ET DE LA JUMENT.—DE LA SAILLIE.

En ouvrant un cours d'agriculture ou un des nombreux ouvrages qui traitent de l'élevage du cheval, on trouvera l'indication détaillée des qualités que doivent posséder l'étalon et la jument ; mais les auteurs ont oublié généralement une considération cependant bien importante, c'est de savoir quel genre de chevaux on veut élever. Le portrait d'un étalon percheron ne ressemblera nullement à un étalon anglais ; et ces portraits, qui doivent s'appliquer à tous les chevaux, ne vont réellement à aucun. Quelque chose qu'on fasse, il faut, pour réussir, avoir un but ; il faut, quand on prend un chemin, savoir où il mène ; quand on se détermine à faire une chose, en savoir toujours le pourquoi. Celui qui agit au hasard abandonne aussi au hasard le succès de son entreprise, et les chances de non-réussite sont infiniment plus nombreuses pour lui que celles de réussite.

Celui donc qui veut élever des chevaux, doit d'abord savoir quelle espèce de chevaux il élèvera. On voit dans les environs des haras de quelle importance est l'accouplement judicieux des étalons et des juments. J'habite près d'un haras, qui entretient 50 à 60 étalons, qui sont au service de tous les cultivateurs de la province. Il y en a de toutes les races, de toutes les tailles, de toutes les robes, et il est triste de voir quelles considérations déterminent les choix de la majorité des éleveurs. L'un veut un cheval bai, un autre le veut alezan ; l'un le veut grand, l'autre le veut large. D'autres ont vu primer un ou plusieurs poulains de tel étalon, ils espèrent en obtenir aussi un beau produit, et ils le donnent à leur jument sans penser à comparer cette jument avec celle dont est sorti le poulain qu'ils ont admiré. C'est ainsi qu'il y a, chaque année, un ou deux étalons à la mode parmi les éleveurs, et c'est de tous ces accouplements irrationnels que proviennent tous ces mauvais chevaux qui ne sont bons à rien. Les haras, sous ce rapport, une calamité pour beaucoup de cultivateurs. Dans l'espérance d'élever un joli cheval qu'ils vendront à un prix élevé, ils négligent le bétail à cornes, et ils produisent des chevaux que personne ne leur achète, et qui sont pour eux de très-mauvais chevaux de travail.

Un riche propriétaire peut élever pour son plaisir des chevaux de pur sang, même des chevaux de course ; le cultivateur qui veut élever des chevaux, ne peut y perdre de l'argent, mais pour en gagner, doit se garder d'élever du pur sang, à moins qu'il ne se trouve placé dans quelque position exceptionnelle particulièrement favorable.

Bien des jeunes gens peuvent se laisser séduire par l'attrait qu'inspire généralement l'élevage des chevaux, et aussi par l'espoir des bénéfices que peut procurer cette branche d'industrie.

Quand on peut avoir de bonnes juments boulonnaises, percheronnes ou normandes, je crois qu'il n'y a pas à hésiter, et qu'on ne doit élever que des chevaux susceptibles de donner de bons chevaux de travail.

La question est alors pour l'éleveur de savoir à quelle espèce il doit donner la préférence. Je crois avoir démontré que ce choix ne dépend pas du caprice et

du goût de l'éleveur, mais qu'il est déterminé par les circonstances dans lesquelles il se trouve placé : nature du sol, abondance et richesse des fourrages.

Je crois encore devoir prévenir les éleveurs contre la disposition assez générale à vouloir élever de grands et lourds chevaux. Il est vrai que ces chevaux sont demandés et bien payés pour le roulage ; mais la bête dont l'éleveur obtient le plus haut prix n'est pas celle qui lui donne le plus grand profit net. Les chevaux consomment en proportion de leur volume, et ces grands et lourds chevaux mangent énormément. Ensuite, ces gros chevaux qui conviennent au roulage conviennent-ils aux travaux de l'agriculture ? Je crois que, généralement, ils conviennent moins que des chevaux de moindre taille qui ont plus de nerf et plus d'action.

Les voituriers qui ne quittent pas les grandes routes, demandent dans leurs chevaux de la masse et non de la vitesse ; ils savent que c'est à une allure lente qu'ils transportent les plus lourdes charges : il n'en est pas de même pour les travaux de culture. Il y a bien des circonstances, pour rentrer les récoltes par exemple, quand le tonnerre gronde, où on serait bien fâché de n'avoir pas des attelages en état de trotter ; le travail de la herse demande de l'agilité ; il y a des pays très-bien cultivés où, dans les champs en pente, les chevaux hersent en montant au pas et en descendant au trot. Un lourd cheval se fatigue à la herse par son poids même.

Dombasle a émis une opinion que je ne veux pas partager : c'est que la force musculaire des chevaux est en rapport avec leur masse. Nous voyons tous les jours le contraire chez les hommes, ce ne sont certainement pas les hommes les plus grands, les plus gros qui ont le plus de force. Habitant un pays où il existe un haras depuis environ quatre-vingts ans, et où l'on trouve un très-grand nombre de chevaux ayant du sang, je vois souvent avec admiration la force qu'ils développent.

Ainsi de petits chevaux qui ont à peine la taille exigée pour la cavalerie légère, tirent, attelés à un chariot à quatre roues, une charge de 1,000 kil. de bouille, et ils travaillent tous les jours, mangeant rarement de l'avoine, nourris de pailles de terre, de son, de foin médiocre ou mauvais et d'herbe pendant l'été. Aussi je partage l'opinion émise par des Anglais et des Allemands, qu'un peu de sang est une excellente chose pour le cheval d'agriculture, et je crois qu'il y a du sang arabe dans le vrai percheron. Je dis le vrai percheron, car, malheureusement, cette race est aussi bien mélangée, et depuis que son mérite est reconnu et qu'elle est demandée, tous les chevaux gris que fournissent le Perche, la Normandie, la Bretagne, sont des percherons. Mais si un peu de sang est une très-bonne chose, il ne faut pas oublier que le premier mérite du cheval de travail est de bien travailler, et que le cheval qui a beaucoup de sang a rarement la patience, la constance, la persévérance, dans les efforts qui distinguent le cheval commun.

Le cultivateur étant fixé sur le genre de chevaux qu'il veut élever, ne doit rien négliger pour se procurer de bonnes juments ; elles doivent, être avant tout, parfaitement nettes de toutes tares héréditaires.

Les défauts qui se transmettent le plus facilement sont ceux des yeux, des os et des pieds ; ainsi une jument ou un étalon ayant de mauvais yeux, ou affectés de jardons, d'éparvins, à pieds encastelés, à pieds plats, ne doivent jamais être employés à la reproduction. On doit de même exclure les chevaux poussifs, cornards, affectés de tumeurs synoviales (mollettes, vessigons, etc.), ceux qui sont névralgiques, tous ceux enfin qui ont des défauts de conformation qu'ils transmettent à leurs descendants. S'il le peut, un éleveur ne doit pas hésiter à faire un sacrifice pécuniaire pour se procurer une bonne jument. Non-seulement cette jument produira un nombre plus ou moins grand de poulains dont la valeur sera proportionnée à celle de leur mère, mais ces poulains sont destinés à devenir, à leur

tour, des producteurs, et dans une jument qui sert de souche, il y a tout un avenir bon ou mauvais, selon qu'elle est bien ou mal choisie.

Après qu'on s'est assuré que la jument est exempte de tares héréditaires, on verra si elle a un large coffre, une large poitrine, de bonnes allures et enfin, dans toutes ses parties et dans son ensemble, une bonne conformation pour l'usage auquel elle est destinée, et si elle possède, selon sa race, la beauté qui fait aussi partie du mérite des chevaux destinés à la vente.

Les qualités de l'étalon doivent être analogues à celles de la jument ; et si je suis d'avis qu'on ne doit pas hésiter à payer un prix élevé pour se procurer une bonne jument, je pense aussi qu'on doit craindre encore moins de payer cher la saillie d'un bon étalon. Il ne suffit pas que l'étalon et la jument soient exempts de défauts, et soient individuellement des animaux distingués, il faut encore qu'ils se conviennent pour être appareillés ensemble.

DE LA SAILLIE.

On doit chercher à faire naître les poulains de bonne heure, pour que les juments aient mis bas à l'époque des travaux du printemps, et parce que les premiers poulains ont toujours une grande avance sur ceux qui naissent tard. Il est inutile de dire que les jeunes poulains doivent être tenus dans une écurie chaude, et que la bonne nourriture de la jument doit lui assurer abondance de lait ; là où manquent ces deux conditions, les premiers poulains languissent, et sont dépassés par ceux qui ne naissent qu'au mois de mai.

Il y a deux sortes de montes, en liberté et à la main. Dans la première, l'étalon est lié avec les juments et les saillit à volonté. De cette manière, l'étalon se fatigue beaucoup plus et ne peut servir qu'un nombre beaucoup moindre de juments ; il arrive en outre que si plusieurs juments sont en chaleur en même temps, il s'attache à une seule, à laquelle il donne la préférence, et ne couvre pas les autres. Cette méthode n'est plus usitée que dans les haras demi-sauvages, et dans les endroits où l'on abandonne au hasard la multiplication des animaux sans valeur.

Dans la monte à la main, lorsque la jument est en chaleur, on la présente à l'étalon qui lui est destiné. Dans les haras, on s'assure d'abord que la jument est en chaleur, par un étalon que l'on nomme boate-en-train, qui est ordinairement un cheval de peu de valeur, mais ardent, dont les démonstrations excitent la jument, et qui est cependant assez docile pour qu'on puisse, quand on veut, l'éloigner d'elle.

Les juments, quoi qu'en chaleur, commencent presque toujours par se défendre et par détacher à l'étalon des coups de pied qui peuvent être dangereux ; on leur met des entraves. Les entraves consistent en deux grosses cordes, d'environ 3 pouces de diamètre, ayant à une extrémité une forte courroie qui se fixe par une boucle au paturon de chaque pied de derrière. Les deux autres extrémités des cordes s'attachent à une bricole légère, ou bien se nouent ensemble, après avoir fait le tour de Percolure. On conduit l'étalon avec un bridon ou un caveçon, selon qu'il est plus ou moins docile. Il y a des jeunes juments chatouilleuses, auxquelles on est forcé de mettre un torche-nez. On ne doit pourtant recourir à ce moyen qu'à la dernière extrémité. En général, on doit agir avec douceur et sans bruit, en éloignant les témoins inutiles. Pour accomplir cet acte, les animaux en liberté recherchent autant que possible un lieu écarté et solitaire.

Après la monte, on promène pendant un demi-quart d'heure la jument au pas, puis on la rentre à l'écurie, où on la laisse en repos. Toutes les pratiques

ayant pour but d'assurer la conception sont bannies des haras comme au moins inutiles.

Il y a des juments qui retiennent difficilement, il y en a dont on ne parvient pas à obtenir de poulains. Il y a aussi des étalons qui produisent peu de poulains. Les juments ne doivent pas être trop grasses ; celles qui sont bien nourries et d'un tempérament ardent peuvent être saignées avant la saillie, c'est un moyen qui réussit quelquefois. On fait aussi saillir le même jour par deux étalons différents.

La fécondation est plus assurée quand la jument et l'étalon travaillent. Les étalons des haras sont généralement moins productifs que ceux des cultivateurs. Il ne faut pas faire saillir immédiatement après le repas.

Le neuvième jour après la saillie, on représente la jument à l'étalon ; si elle est encore en chaleur on la laisse saillir de nouveau ; dans le doute, on ne doit pas la faire saillir : lorsqu'une jument a conçu et qu'en l'entravant on la force à recevoir le mâle, il en résulte presque toujours un avortement qui peut avoir des suites dangereuses.

Un étalon vigoureux et bien nourri saillit tous les jours tant que dure la monte ; il peut même saillir deux fois dans un jour. Il y a des propriétaires d'étalons qui leur font couvrir autant de juments qu'on leur en amène ; mais l'étalon dont on abuse ainsi dure certainement moins longtemps, et un cheval de prix doit être ménagé. Par la même raison, on ne doit pas, si ce n'est par une exception que nécessite le besoin, employer un jeune cheval à la monte avant l'âge de quatre ans.

On emploie les taureaux dès l'âge de deux ans, souvent même plus tôt, dans les pays où l'on donne le plus de soins à l'élevé des bêtes à cornes. On croit que ce sont les jeunes taureaux qui donnent les plus beaux produits, mais aussi à l'âge de cinq ans ces taureaux sont réformés et livrés à la boucherie.

Quant aux juments, c'est certainement un abus et une avidité mal entendue que de les faire porter avant leur entier développement. Le produit d'une jument ou plutôt d'une pouliche de trois ans ne sera jamais un animal aussi parfait, aussi complet que celui d'une autre jument qui n'aura été saillie qu'à quatre ans, si elle est de race commune, et à cinq ans si elle est de race arabe ou anglaise.

Il n'y aurait qu'un motif plausible pour faire porter, dès l'âge de trois ans, les juments dont on veut faire des poulinières, c'est que si la nature n'est pas satisfaite, la conception devient d'autant plus incertaine qu'on a attendu plus longtemps. On a souvent occasion de faire cette remarque avec les génisses. Il arrive fréquemment qu'une jument réformée comme bête de selle ou d'attelage, et qui ferait encore une bonne poulinière, ne conçoit plus, et la stérilité, dans ce cas, n'a sans doute pas d'autre cause. Malgré cette considération, je crois qu'il est encore temps de faire saillir les jeunes juments à l'âge de quatre ans, et qu'on ne doit pas le faire plus tôt.

Il y a des gens qui, après la monte, font saigner un étalon dans l'intention de le rafraîchir. Au lieu de lui tirer du sang, il faudrait, si on le pouvait, lui en donner, pour réparer les pertes qu'il a faites. On doit seulement le bien nourrir et lui demander qu'un travail modéré.

FELIX VILLEROY,

Cultivateur à Rittershof, ancien officier de cavalerie.

PRIX DU MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Corrigés par le Clerc du Marché.

Septembre 1859.

	DONSECCURS.			
	s.	d.	s.	d.
Farine, par quintal.....	18	0	à	19 0
Farine d'avoine do	17	6	à	18 0
Blé-d'Inde do	0	0	à	0 0

GRAIN.

Blé, par minot.....	0	0	à	0 0
Orge do.....	3	9	à	4 0
Pois do.....	4	3	à	4 6
Avoine do.....	2	9	à	3 0
Sarasin do.....	3	6	à	3 9
Blé d'Inde do.....	4	6	à	5 0
Seigle do.....	0	0	à	0 0
Lin do.....	7	0	à	7 3
Mil do.....	9	0	à	9 6

VOLAILLES ET GIBIER.

Dindes vieux, par couple	5	0	à	7 6
Dindes jeunes do	0	0	à	0 0
Oies do	0	0	à	0 0
Canards do	2	6	à	4 0
Do sauvages do	3	0	à	3 6
Volailles do	2	6	à	3 0
Poulets do	0	0	à	0 0
Pigeons sauvages par douzaine	2	6	à	3 0
Perdrix do	0	0	à	0 0
Lièvres do	0	0	à	0 0

VIANDES.

Bœuf par livre	0	4	à	0 9
Lard do	0	5	à	0 7
Mouton par quartier	5	0	à	7 0
Agneau do	3	6	à	0 0
Veau do	5	0	à	12 3
Bœuf par 100 livres	35	0	à	40 0
Lard frais, do	35	0	à	45 0
Saindoux	0	9	à	0 9

PRODUITS DE LAITERIE.

Beurre frais par livre.....	1	3	à	1 6
Beurre salé do	0	11	à	1 0
Fromage do	0	0	à	0 0

VEGETAUX.

Fèves Américaines par minot	0	0	à	0 0
Fèves Canadiennes do	7	6	à	10 0
Patates par poche.....	4	0	à	4 9
Patates par poche	0	0	à	0 0
Navets do	0	0	à	0 0
Oignons par tresse	0	0	à	0 0

SUCRE ET MIEL.

Sucre d'érable par livre.....	0	4½	à	0 5
Miel do	0	0	à	0 0

DIVERS.

Lard, par livre	0	8	à	0 9
Œufs frais, par douzaine	0	8	à	0 9
Plie, par livre	0	3	à	0 0
Morue fraîche par livre	0	3	à	0 0
Pommes, par quart.....	25	0	à	30 0
Oranges, par boîte	20	0	à	22 6